

Maurice Renard

Un homme chez les microbes



éditions de
L'ARBRE VENGEUR
Collection Exhumérante

Maurice Renard

Un homme chez les microbes

Préface de Claro

Illustrations de Régis Lejonc

Le jeune Fléchambeau, soucieux de perdre quelques centimètres pour rassurer ses futurs beaux-parents républicains qui jugent ce royaliste trop grand pour leur fille, teste un procédé pour le moins instable qui va le conduire dans le monde de l'infiniment petit. C'est un véritable pays que découvre stupéfait ce voyageur malgré lui devenu un microbe, un territoire où vivent trois espèces désespérément semblables aux Hommes : destructrices, avides et guerrières.

Ironique, cinglant, Maurice Renard parodie le roman bourgeois en le trempant d'anticipation, et interroge avec malice la place dans l'univers de l'être humain, cet être formidablement vaniteux qui s'en croit le centre.

Un feu d'artifice de drôlerie qui malmène l'esprit de sérieux, pas le moindre des défauts de nos concitoyens, grands et petits...

Collection Exhumérante

ARBRE VENGEUR

www.arbre-vengeur.fr

Maurice Renard

L'activité littéraire de **Maurice Renard**, né à Reims en 1875 et mort à Rochefort en 1939, que l'on dit volontiers être à l'origine du « merveilleux scientifique » français, le place parmi les très rares écrivains à avoir une postérité dans le domaine du fantastique et de l'anticipation, quelque part entre Jules Verne et J.-H. Rosny aîné d'un côté et Jacques Spitz, Régis Messac ou René Barjavel de l'autre. C'est pourtant d'Edgar Poe et d'H.G. Wells dont il s'est senti le plus proche. Nouvelliste, conteur, romancier, il est l'auteur d'une œuvre abondante dans laquelle on distingue *Le Docteur Lerne, sous-dieu*, *L'Invitation à la peur* et *Le Péril bleu*. *Les mains d'Orlac* a plusieurs fois été adapté au cinéma.

L'Arbre vengeur a réédité *L'homme truqué* (1921) en 2014.

Avec *Un homme chez les microbes*, paru en 1928, il a composé son livre le plus drôle.

Il s'agit d'un « véritable cauchemar basé sur l'univers tel que le voit un grand mutilé dont les yeux ont été remplacés par des "électroscopes". Ce qu'il découvre ainsi est remarquablement décrit, et prétexte à des pages pleines d'une poésie visuelle étrange. » (Pierre Versins)

« Un surnaturel à la française où sont gommés les détails trop macabres, un insolite qui n'exclut pas l'explication rationnelle, un merveilleux qui fait référence aux découvertes scientifiques, voilà qui donne au fantastique de Maurice Renard son originalité » (J. Tulard)

Un homme
chez les microbes

MAURICE RENARD

*Un homme chez
les microbes
(Scherzo)*

Préface de Claro

Illustrations de Régis Lejonc

L'ARBRE VENGEUR

Préface

OÙ LE LECTEUR APPREND QU'IL EST PARFOIS
SOUHAITABLE DE SE VAPORISER LE POMPON.

AU MOMENT D'ÉCRIRE CETTE PRÉFACE, telle la montre de pacotille qu'une pince malingre tente d'arracher au magma de peluches dans le caisson vitré d'une fête foraine, je balance, j'hésite. Deux voies se présentent à moi. La première, la plus sage, consisterait à vous présenter *Un homme chez les microbes* de Maurice Renard avec un certain recul historique, dans le cadre d'une réévaluation stylistique; je pourrais souligner sa charge satirique évidente, sa fantaisie à toutes épreuves, son sérieux scientifique, et tenter de situer l'ouvrage dans une tradition littéraire, ce qui nous permettrait d'évoquer les noms de Voltaire, Swift, etc., et d'aller même jusqu'à citer des propos de Leibniz à Bernouilli, ce qui ne serait pas sans faire son petit effet. Ce parti pris est assez tentant, mais ce n'est pas ainsi qu'on remporte le pompon à la foire. Voilà

pourquoi une deuxième voie, plus bouffonne que royale, me fait de l'œil. Ne vaudrait-il pas mieux, afin de décrocher ce mythique gros lot qu'est la curiosité du lecteur (et sa pulsion d'achat), jouer les bonimenteurs ?

Entre les deux, ma glande pinéale balance. Tel le personnage de Fléchambeau, qui s'aventure à sa taille défendant dans les recoins les plus insoupçonnés de l'infra-petit, j'éprouve un vertige certain devant la perspective qui s'offre à moi. Et tel Pons, le savant qui regarde son ami s'abîmer dans la « voie de la diminution », je sens bien que le bagage de l'érudition ne pèse pas lourd devant la folie microbienne. Dois-je évoquer avec le plus grand sérieux *L'homme qui rétrécit* de Richard Matheson ? Me livrer à une lecture comparée de *Micromégas* ? Procéder à de paléontologiques exactions sur *Les Aventures de Gulliver* ? Faire de Renard un loup dans la bergerie réaliste ? L'entreprise n'aurait rien de titanesque, certes, mais l'envie de racoler gaiement le lecteur est tout autant irrésistible. À quoi bon éplucher les archives philosophiques de la critique anthropomorphique en littérature dès lors qu'il est possible de célébrer, à coups de joyeuses cymbales, la fête furieuse qu'est *Un homme chez les microbes* de Maurice Renard ? Tombons donc la toge pseudo-académique et faisons un tour, que dis-je ? mille tours de manège enchanté ! Lâchons l'ombre studieuse pour la proie endiablée.

(*C'est parti...*)

Entrez, entrez ! Allez, pressons, pressons ! La gaudriole n'attend pas. Oui, toi, lecteur, approche ! Tu aimes la vanne poivrée et la farce épicée ? Bien, ce livre est pour toi. Car Maurice Renard c'est Francis Blanche ! c'est la quintessence de la désopilation ! Aucun bon mot ne le rebute. Ici, on peut et l'on doit « rester muet comme la tombe d'une carpe » ; ici, l'expression « *nic est bibendum* » se traduit tout simplement par « le jour de boire est arrivé » ; ici, l'homme hagard ressemble à « un chien qui a perdu son aveugle » ; ici, « nécessité fait l'oie » ; ici, la veille d'un mariage, on n'hésite pas à décréter : « Je vous salue, mari » ; ici, quand on danse accroupi, on y va d'un tonitruant « En avant, la moujike ! » Et qui veut faire un compliment « tient dans son bec un hommage » !

Non, pardon, lecteur, je t'enduis d'erreur, je le vois bien. Tu te dis déjà que *Un homme chez les microbes* lorgne un peu trop du côté troupier du comique ; tu t'attendais à plus de panache, à des effets de manche plus subtils ; peut-être à un élégant tournoi stylistique. Attends, j'ai ce qu'il te faut. Maurice Renard est poète, tantôt Verlaine, tantôt Laforgue, et bien souvent Queneau, avec un zest de Proust ! Il sait comme personne décrire la saison qui remplace l'été : « L'automne, vieille blonde, exhale son odeur de noix. » Lui seul sait décrire les irrutions violentes : « La porte du laboratoire s'ouvrit

comme enfoncée par un commissaire des Soviets. » Aucun trope ne l’effraie : « Je lui tenais la taille et de tendres discours. » Pour ce qui est de la description, il n’a pas son pareil : Mme Monempoix « débitait [des propos] d’un ton rauque et les entrecoupait de grognements singuliers, ayant dans le gosier comme un cochon lointain. » Regardez ces deux amoureux ! Se prennent-ils la main ? Non, mieux : « le couple emmêla ses vingt doigts frémissants » — précisons dans la foulée que « Fléchambeau et Olga semblaient Paul et Virginie en rupture de bananier ». Allons, qui, aujourd’hui, sait encore décrire un silence formidable ? Qui ? Écoutez Renard : « le silence de trois cents pianos sur lesquels personne ne joue ». Mais aussi : « La neige crissait sous les pieds comme une poudre soyeuse, et les flocons faisaient, en tombant, le seul bruit qui soit silencieux. » Qui ose dire des corbeaux que ce sont les « cancrelats du ciel » ? Hein, qui ?

Oh, mais je vois que tu tords le nez, lecteur. Tu es habitué à plus de modernité, c’est cela ? Tu as goûté du ragoût post-moderne et aimes siffler de temps à autre un méta-cruchon. Qu’à cela ne tienne, Renard a ta came. C’est le Prologue d’*Un homme chez les microbes*. Ce prologue nous montre, sous un angle cinématographique, un savant – le docteur Prologus – en train d’achever la rédaction d’une thèse sur la physiologie des sens. Au moment de la dactylographier, les feuilles carbone, animées d’une volonté palimpseste frôlant l’épilepsie saltatoire,

donnent naissance à un autre texte, celui qu'on va lire... Et tout ça est raconté avec pour musique de fond le crépitement staccato-bacchique de la machine à écrire.

Quoi ? Tu te méfies de ces tours de passe-passe ? Soit. Tu aimerais un peu de sérieux, un trait de philosophique, un petit coup d'éthique. Un godet de gravité. Mais c'est que nous avons ça aussi en magasin ! Quand Fléchambeau, qui diminue au-delà du diminuable, sent qu'il va basculer dans le microscopique, voici ce qu'il déclare : « Je crus mourir, et tout fut, relativement à moi, comme si rien n'eût été. » Faut-il, lecteur, pour te convaincre, aller piocher dans la mine anthropologique ? Piochons, donc : « C'est le propre des races (et plus encore des espèces) qui ne sont point la nôtre, de nous donner à croire que les individus dont elles se composent sont identiques entre eux. Alors que tout Européen et d'abord tout Français nous paraît, dès la première rencontre, revêtu d'une indiscutable personnalité qui éclate en ses traits, nous éprouvons quelque difficulté à reconnaître tel Chinois parmi tels autres Chinois, ou à différencier des Sénégalais. »

Assez de réflexif. Tu veux de la fantasia ! Ce livre en abonde. Du poignant ? Tu en trouveras (« Ténèbres. Paralyse. Asphyxie... »). Du catastrophique ? De l'érotique ? Tout ça figure en boutique. De la métrique ? Le livre est riche, tu le verras, en habiles distiques (« Poète insoucieux d'hier et de

demain, / Vivre la plume aux doigts et le poil dans la main »). Ça ne suffit pas à te convaincre ? Ton portefeuille est encore dans ta poche ? Tu lorgnes le livre voisin sur la pile adjacente ? Fort bien, j'ai l'arme suprême, celle qui te fera franchir le pas et acheter ce livre en dix exemplaires. Oui, car tu connais sûrement des gens qui aiment les chats et tu dois justement leur faire un cadeau. Mesure ta chance : *Un homme chez les microbes* renferme un des plus beaux passages jamais écrits sur les chats ! Oublie donc ces niais clichés de tigrés que tu encolles sur la toile des réseaux et prosterne-toi devant Marie Stuart, la chatte du savant Pons :

« Donc, Marie Stuart gagnait loyalement son mou, faisant la potiche en fourrure sur la corniche des bibliothèques, — prenant de ces attitudes où nous voulons voir des expressions, — se montrant, comme de juste, myophage et cynophobe (c'est à savoir mangeuse de rats et hargneuse aux chiens), — se tenant propre comme grisette, — lissant, à n'en plus finir, son pelage de manchon autour duquel on se chauffe les mains, — faisant le ronron, qui est sourire intérieur des chats, — donnant parfois le spectacle de se rouler de droite et de gauche, en volupté gracieusement douloureuse, avec cris rauques et regards voilés, — dansant debout avec les mouches, — disparaissant pour des épopées coquines, sans prévenir à la maison, de sorte qu'on s'inquiétât, qu'on s'ennuyât, qu'on la cherchât, — puis reparaisant comme si de rien n'était, tout à

coup, comme ça, par magie, au coin du feu couchée en rond, ou bien accouée sur l'angle de la table, ramassée des pattes et de la queue, l'œil étroit et somnolent... »

J'arrête là, car le texte miaule par lui-même, ainsi que tu le verras (et si tu préfères les chiens, on t'en trouvera un). Dois-je résumer ? Farces et attrapes, voltes et tropes, mise et abyme, fable et charge... Te voilà en route pour le « pays des bacilles », là où l'homme, plus petit qu'à son habitude, est enfin de taille à méditer sur l'infini. Tu l'as compris, je crois : Maurice Renard, magicien rusé et homme-orchestre – par ailleurs grand agitateur des mains d'Orlac, ardent dispensateur du péril bleu, rusé trafiquant d'hommes truqués et savant allumeur de Lerne – a le microbe agile. Sur ce, je te laisse incuber.

CLARO

À Georges de la Fouchardière

C'est avec des contes qu'on rend partout les hommes attentifs à la vérité.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Micromégas...

VOLTAIRE (*Micromégas*. Ch. de I à VII).

— *Messer Lodovica, dove mai avete pigliato tante coglionere?*

Le cardinal HIPPOLYTE D'ESTE à l'ARIOSTE.



Igor STRAVINSKY (*Petrouchka*).

Un homme
chez les microbes
(Scherzo)

Prologue (pourquoi pas ?) cinématographique

LA SALLE EST AUX COULEURS du clair de lune : bleu et argent. Elle sent le salon fleuri. Les fauteuils vous y reçoivent, tant leur souplesse est nonpareille, avec une amoureuse sollicitude. On est tous, ma chère, en grand tralala, vu le prix des places qui provoque le smoking et suscite le déshabillé maximum. Enfin, des demoiselles d'une affolante beauté s'occupent de vous, l'œil distrait ; c'est les ouvreuses.

Mais trois coups sont frappés, traditionnels au point que cela surprend et divertit. Trois coups, il est vrai, d'on ne sait quoi, on ne sait où. D'une cloche, vous diriez : « L'Angélus ? » Nul n'y songe, pardi ! D'ailleurs, l'orchestre, bayreuthment invisible, lâche tout soudain l'une de ces dissonances dont l'ambiguïté vous laisse pantois. Et, juste en même temps, — zing ! — la lumière baisse d'un ton.

Autre accord (si l'on peut dire) — zong ! — et demi-ténèbres.

La nuit ? Non, l'écran, lune rectangulaire, parallélogramme de clarté vide.

Mais que voici meublé et habité.

Mons Prologus est là qui remue.

(Et ça y est : l'orchestre est lancé dans un scherzo fantastique, à grand renfort de basson goguenard, de piston bouché et de saxophone équivoque.)

Mons Prologus, antique personnage du drame et de la farce. Lui, certes. Depuis qu'il y a des acteurs, il a porté la toge, la souquenille et toutes sortes de masques. Il est aujourd'hui affublé d'une redingote, grîmé en vieux savant bizarre ; et c'est le « docteur Prologus » qu'il s'appelle.

Dans son cabinet hexagone, dont les pans, du haut en bas, ne sont que des livres, des livres et encore des livres, le docteur Prologus travaille.

À portée de sa main, deux bibliothèques tournantes se dressent, l'une à gauche, l'autre à droite, et il y en a une tierce derrière lui ; celle-là, il l'atteint en faisant pivoter son siège d'acajou.

La table aussi est hexagone, et aussi pivote.

Chargée de bouquins ouverts, de boîtes à fiches, de notes éparses, elle vire à volonté sous l'impulsion du savant, et lui présente ainsi commodément le bouquin, la fiche ou la note qu'il désire consulter (on voyait déjà des trucs de ce genre-là au Moyen Âge).

Le docteur Prologus rayonne d'allégresse, et cette allégresse, à coup sûr, est puissamment motivée, car il a l'air — oh ! comme il a l'air ! — très intelligent.

En effet. Elle l'est, motivée, l'allégresse.